

Madame de Quinson (1758-1848)

Note biographique

Par Anne Verjus

Marie Anne Bocon de la Merlière naît le 13 octobre 1758 à Saint Vérand. Elle est la fille de Marie Catherine de Chabert et d'Adrien Bocon, seigneur de la Merlière, colonel d'infanterie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint Louis et commandant de bataillon au régiment de Bourbonnais. Elle est la dernière née d'une fratrie de 7 enfants.

Elle perd son père, tué dans une bataille, à l'âge de 2 ans.

Le 6 septembre 1784, elle épouse Antoine Lucien Avoye de Gars de Fréminville, chevalier et conseiller honoraire de la Grande Chambre au Parlement de Paris. Elle apporte en dot 150 000 livres (soit 5 fois plus que la dot de Magdeleine Guilloud, épouse Morand de Jouffrey, mariée en 1785). Le mariage est de courte durée, elle est rapidement veuve, sans que l'on connaisse la date du décès de son époux.

A la mort de son père, bien qu'elle soit fille et cadette de la fratrie, elle hérite du château et de la seigneurie de Saint Véran. Inscrite sur la liste des émigrés de Saint Véran, elle passe plusieurs années à changer de résidence, se rendant de Saint Véran en Suisse, puis à Lyon, Coulommiers, Lagny et enfin Paris entre juin 1793 et octobre 1794.

La légende dit qu'elle rencontre son second époux en prison, à Paris ; ils allaient être conduits à l'échafaud lorsque la chute de Robespierre leur aurait rendu la liberté. Le curé Morel, dans un mémoire rédigé plus de cent ans après les faits, sur la foi de témoignages de domestiques proches de Mme de Quinson, rapporte que « la communauté des peines amena la communauté de sentiments et Madame de Gars de Fréminville épousa Monsieur de Quinson ». (Source : Louissette Jolland, 2010). Cependant, d'après Louissette Jolland, on ne trouve pas son nom sur la liste des Condamnés à mort du Tribunal révolutionnaire de Paris. D'après certains documents, il est établi qu'elle s'est mariée avec François Roch de Quinson entre novembre et décembre 1800. Elle avait alors été rayée de la liste des émigrés (11 février 1800) au motif qu'elle avait justifié de sa résidence non interrompue sur le territoire français entre janvier 1792 et octobre 1794.

C'est à ce moment de son histoire que nous la retrouvons dans la correspondance d'Antoine et Magdeleine Morand de Jouffrey. Elle y occupe une place à part, celle d'une amie proche d'Antoine contre les commérages de laquelle, mi figue mi raisin, il met Magdeleine en garde.

En février 1801, au moment où nous la croisons pour la première fois dans la correspondance, elle loge dans le même hôtel qu'Antoine, à un étage en dessous. Elle a, d'après Antoine, un mari fort « bourru ». Magdeleine la connaît, puisque Mme de Quinson lui adresse du courrier en passant par Antoine et choisit pour elle certains cadeaux que veut lui rapporter Antoine. Tous deux se rendent ensemble à l'opéra, au Français.

Voici ce qu'écrivait Antoine lorsqu'en mai, elle quitte Paris :

« ... Mad. de Quinson est partie hier à midi et doit arriver mardi soir (...); elle m'a dit qu'elle allait brouiller notre ménage et te bien faire des contes sur ce qui me regarde ; je suis bien fâché de son départ cependant je n'en suis pas le plus désolé parce que je ne suis pas celui qui y perd le plus ; dis-lui qu'il en perdra tout-à-fait la tête, qu'il est à présent comme un poisson hors de l'eau et qu'hier soir nous parlions avec Mme Safret et M. Château de la crainte de voir le jeune homme se porter à quelque coup de désespoir. J'avais proposé à Mad. Quinson des arrangements pour égayer notre veuvage je lui disais qu'ordinairement on tenait ces choses-là secrètes, qu'au contraire nous les dirions à tout le monde et qu'on n'en croirait rien ce qui serait infiniment à la mode, mais toutes mes propositions ont été rejetées, la place était prise. »

[*Lettre d'Antoine Morand de Jouffrey à son épouse Magdeleine, le 16 mai 1801.*](#)

Quelques jours plus tard, il ajoute :

« Mad. de Quinson te dira que j'étais bien déjà lorsqu'elle est partie et tu peux compter sur sa sincérité, tu sauras bien distinguer ce qu'elle te dira de vrai, de tout ce qu'elle doit supposer pour brouiller le ménage, ces menaces me donnent cependant de l'inquiétude, elle a un caractère si dangereux et l'esprit si brouillon qu'en vérité je dois trembler, malgré cela et ses méchantes intentions rappelle-moi à son souvenir et dis-lui qu'il m'en

coûte bien de ne plus être dans le cas de m'arrêter en descendant au second étage de l'hôtel, quelque danger qu'il y eut pour moi de voir s'élever des altercations avec un rival terrible et fier de la préférence. »

[Lettre d'Antoine Morand de Jouffrey à son épouse Magdeleine, 23 mai 1801.](#)

En 1803, il semble qu'elle ait marié sa fille, qui semble avoir été très liée avec Albine.

On ne trouve plus mention, par la suite, de son nom. Louissette Jolland la retrouve, pour sa part, à Saint Vérand, où l'on perd sa trace jusqu'au début des années 1830 ; elle vit à Lyon, elle est alors âgée de 73 ans. C'est le maréchal de Castellane qui parle de la « vieille dame de Quinson ».

Elle décède le 12 octobre 1848, à l'âge de 90 ans.

Références bibliographiques

Louissette Jolland, « Madame de Quinson », conférence prononcée le 19 novembre 2010 à Saint-Vérand.

